

L'approche essayiste : du Vanuatu à la Martinique

ALINE LECHAUME

« Culture : fausse évidence, mot qui semble un, stable, ferme, alors que c'est le mot piège, creux, somnifère, miné, double, traître. Mot mythe qui prétend porter en lui un grand salut : vérité, sagesse, bien-vivre, liberté, créativité...

Mais, dira-t-on, ce mot est aussi scientifique. [...] N'aurait-on pas, dans un laboratoire, réussi à mesurer le développement culturel ? »

Edgar Morin, 1984.

EN QUELQUES LIGNES, tout est dit. La culture se révèle dans toute son ambiguïté, comme cette boîte de Pandore à laquelle personne n'ose toucher par peur de brûler les ailes de la science en se laissant happer par un feu que l'on ne maîtrise pas. Ainsi, la culture est longtemps restée marginalisée par une partie de la géographie. Pourtant, certains ont osé s'en approcher, comprenant que celle qu'on laissait dans la zone d'ombre de l'inextricable, pouvait expliquer bien des phénomènes sociaux. Joël Bonnemaïson fut de ceux-là. Bien sûr, d'autres l'avaient précédé dans cette voie, mais il fut de ceux qui, avant d'en arriver là, se sont heurtés aux limites imposées par les méthodes scientifiques, à la rigidité des structures méthodologiques, qui l'avaient laissé sur sa faim, comme il l'expliqua à propos de sa thèse : « *Quand tout fut fini, "mon" terroir avait,*

du moins à mes yeux, une certaine transparence. [...] Le mode de production surtout, pesé et analysé, n'avait plus de secret pour moi. Rien de tout cela n'était faux ou inutile, mais en partant, j'avais pourtant l'impression de n'avoir effleuré que la superficie des choses. Je repense depuis à ce village très souvent ; par bien des aspects, il m'est resté mystérieux » (Bonnemaïson, 1981).

Et c'est plus tard, au fil des années, à vivre avec les Mélanésien, qu'il a compris combien la culture jouait un rôle fondamental dans l'organisation de leur espace et leur représentation du monde. « *La terre n'était pas qu'un lieu de production, mais aussi le support d'une vision du monde. [...] Comprendre le système d'attribution des terres exigeait donc au préalable de pénétrer dans une conception du monde » (Bonnemaïson, 1981).* Mais l'approche traditionnelle, scientifique, rigide, ne lui permettait

pas de rendre compte de cette dimension. Il se trouvait alors face à une impasse, qu'il était nécessaire de dépasser : il lui fallait adopter une démarche différente, dissidente.

On cite souvent l'introduction de sa thèse, où il évoque le « *paiement de la dette contractée à l'égard de la société dans laquelle il a vécu* » (Bonnemaïson, 1986) que représente l'écriture pour le chercheur, ainsi que l'aspect réducteur que propose parfois la recherche, en ne permettant pas de rendre la profondeur de « l'expérience humaine ». Arrivé à un tel degré de complicité avec la société dans laquelle il était parfaitement accepté, considéré comme *un des leurs*, il se devait alors d'écrire dans une perspective qui lui permettrait de dire le Vanuatu, mais aussi lui-même dans le Vanuatu. « *Fallait-il devenir un peu ethnologue ? Sans doute, mais d'une façon non classique, sans pour cela cesser d'être géographe* » (Bonnemaïson, 1981). C'est là que réside tout le sens, l'essence même, de l'approche essayiste.

Évidemment, c'est dans l'introduction générale de *L'Arbre et la pirogue* qu'il a discuté de sa démarche essayiste, inspirée par les écrits d'Edgar Morin (Morin, 1984). Une démarche toute en nuances qui voulait à la fois montrer comment certains modèles ont une tendance universelle, tout en ayant « *ressenti que chaque île était un lieu unique, qui se prêtait mal aux généralisations* » (Bonnemaïson, 1991).

En sachant « raison garder », Joël Bonnemaïson (1986) pensait que ce type d'approche, même s'il n'était pas sans contradictions, était le plus propice à rendre compte de la réalité de ces îles dans lesquelles il avait si longtemps vécu, parce qu'il fallait y mettre, nécessairement, beaucoup de son âme afin de les dire. Impossible d'écrire *sur* elles seulement. Il était nécessaire d'être, d'une certaine manière, leur interprète, et pas seulement le scientifique qui aurait vainement essayé de réduire ces sociétés à une série de statistiques plus ou moins fiables, mais imposantes de chiffres : le beau

miroir de la science dure ! Non, par sa démarche, Joël Bonnemaïson est devenu, on me pardonnera l'expression, le chantre du Vanuatu par le biais duquel ces îles muettes au regard de l'autorité scientifique ont enfin pu s'exprimer en dehors des sentiers de l'exotisme. Si, trop souvent, l'archipel mélanésien, tout comme « *l'archipel antillais, était là pour qu'on écrive sur lui, non pour s'écrire lui-même* » (Walcott, 1993), Joël Bonnemaïson a inversé les rapports. Il a offert au Vanuatu de s'écrire à travers lui.

Ainsi conçue, l'approche essayiste, résolument subjective, n'en garde pas moins une valeur scientifique, mais dans une dimension que l'on pourrait appeler, *reformulée*, du terme. En effet, en ne sous-estimant pas les préjugés du scientifique, l'auteur peut, à la fois, mieux se préserver de ceux-ci tout en essayant de comprendre ce que ses propres préjugés peuvent apporter à sa compréhension et à son interprétation de la société dans laquelle il forge son expérience. Dans l'approche scientifique, en feignant de rejeter le préjugé, on n'a pas, loin de là, réussi à l'évacuer, bien au contraire, comme le prouve toute la lignée des études insulaires qui ont transformé les îles en véritables laboratoires d'études, isolats de nulle part. Cette vision, qui est tout sauf objective, puisqu'elle niait l'insertion des îles dans leur milieu, les considérant comme des lieux *ex nihilo*, n'était en fait qu'un renforcement de notre vision terrienne, occidentale des îles : *finisterres* et autres bouts du monde. D'excellentes recherches scientifiques ont été menées qui nous permettent aujourd'hui de mieux comprendre la structure des milieux insulaires (1). Mais certaines études, par une fausse illusion scientifique, et probablement, incons-

1. Pour la Martinique par exemple, on pourra citer, notamment, l'ensemble des travaux réalisés par le Centre de recherches Caraïbes (Fonds Saint-Jacques, Sainte-Marie, Martinique). Ces travaux ont été publiés sous la direction de Jean Benoist.

ciemment, ont contribué à approfondir une image stéréotypée de l'île exotique, perdue, loin de toute occidentalisation, incarnation du paradis terrestre. Et il n'est jamais facile de se situer. Joël Bonnemaïson l'avait bien compris, lui qui écrivait : « *Tout au long de l'itinéraire, j'ai eu le sentiment constant de me débattre entre les deux types d'approche. À très grands traits, je crois en effet avoir commencé ma recherche sur le terrain dans un esprit de démarche scientifique et l'avoir achevée dans un esprit d'essayiste. Cette étude mélange donc les genres et résulte d'une certaine évolution : je n'ai pas achevé ce travail dans l'esprit et avec les outils qui étaient les miens au départ* » (Bonnemaïson, 1986).

Il s'agissait donc de ne pas forcer insidieusement le trait de l'analyse objective et, au-delà des contraintes physiques, économiques, etc., parvenir à accepter la liberté et l'autonomie des sociétés et des individus dans leurs choix et leurs décisions, et « *dès lors, l'approche scientifique devait céder le pas aux risques et aux périls de la démarche essayiste* » (Bonnemaïson, 1986). C'est ainsi qu'il a pu comprendre certains mécanismes de fonctionnement des sociétés mélanésiennes, relevant de facteurs occultes et occultés par l'approche scientifique, notamment en ce qui concerne les systèmes de migrations inter-insulaires, qui ne pouvaient s'expliquer que « *par la force de l'enracinement et du lien au territoire* ». D'où la volonté de bousculer un peu la géographie, de sortir des carcans, afin de s'engager sur d'autres pistes, dont les parcours ne se mesureraient pas à l'aune de l'Occident :

« *Et mon originale géographie aussi ; la carte du monde faite à mon usage, non pas teinte aux arbitraires couleurs des savants, mais à la géométrie de mon sang répandu, j'accepte* » (Césaire, 1939).

Ne pas enfermer les sociétés dans des modèles préétablis mais plutôt remettre en question nos schémas de pensée : c'est dans ce sens que Joël Bonnemaïson nous motivait. Je l'ai rencontré, à Québec, en 1994 alors que je

faisais ma maîtrise, et grâce à lui, je suis entrée par la petite porte de l'Institut de la rue Saint-Jacques pour mon DEA. Par le biais du programme de cotutelle de thèse, j'ai pu commencer mon doctorat l'année suivante avec Éric Waddell et lui, comme codirecteurs. Aucun de nous trois ne connaissait vraiment les Antilles françaises sur lesquelles allait porter le projet, mais il était question de poursuivre le voyage insulaire, du Pacifique vers la Caraïbe, d'agrandir le réseau et d'essayer de comprendre le maillage de l'identité territoriale des Martiniquais. Comme d'autres, je fais partie de la première génération de doctorants de Joël et comme eux, je lui dois évidemment beaucoup dans l'itinéraire de ma recherche. Ma thèse, nourrie par ses réflexions, abreuvée par sa démarche, avance à travers l'espace réticulaire des Antilles.

Ici, pas question de généralisations, pas question de plaquer sur la Caraïbe des réalités proprement mélanésiennes. Il s'agit tout simplement, de filer la métaphore du réseau pour explorer le rapport des Martiniquais à leur espace et de montrer en quoi ce rapport à l'espace est particulièrement significatif de leur identité. Évidemment, l'approche essayiste m'a semblé la plus propice dans ma démarche. Les raisons s'imposent d'elles-mêmes : malgré la multitude d'études dites scientifiques concernant les Antilles, on comprend encore très mal le rapport à l'espace des Antillais, leur place dans la Caraïbe, la propension des Antillais à émigrer vers ce qui est devenu la « troisième île », Paris. Mais surtout, il suffit de voyager un peu à travers la Caraïbe pour voir à quel point une démarche faisant de chaque île un laboratoire d'étude, clos, indépendant de ses voisins, a occulté toute une partie de la richesse de ce que l'on pourrait appeler une réelle culture caribéenne.

La Caraïbe : archipels d'éruption et de surprise... La recherche scientifique a trop souvent voulu y retrouver les modèles établis

sous d'autres horizons, alors que ces îles révèlent une manière toute différente de s'inscrire au monde : « *Le paysage européen m'a semblé être un ensemble très réglé, minuté, en relation avec une espèce de rythme des saisons. Chaque fois que je reviens dans les Amériques, que ce soit dans une petite île comme la Martinique, qui est le pays où je suis né, ou sur le continent américain, je suis frappé par l'ouverture de ce paysage. Je dis que c'est un paysage "irrué" – c'est un mot que j'ai fabriqué bien évidemment –, il y a dedans de l'irruption et de la ruade, de l'éruption aussi, peut-être beaucoup de réel et beaucoup d'irréel* » (Glissant, 1995).

Il en va des paysages comme de la culture : ici, tout surgit, comme à l'improviste, et vous file entre les doigts. Bouche bée face à ces manifestations culturelles déroutantes, au sens presque premier du terme, on a parfois préféré en sous-estimer l'importance (autruche, quand tu nous tiens !), plutôt que d'essayer de comprendre leurs implications. Il était plus aisé de s'intéresser à la dimension politique et économique des structures antillaises, fruits des rivalités entre les anciens empires coloniaux. Car la culture, ou plutôt, les cultures de la Caraïbe, résultant de multiples influences, sont peut-être parmi les plus complexes qui soient, l'approche objective et scientifique les a parfois refoulés dans l'ombre de l'incertitude et de l'incompréhension. Et pourtant, en grattant un peu le vernis, on découvre très vite la richesse de ces cultures fortes, et dissidentes. Les influences sont mouvantes dans le temps et dans l'espace : la culture antillaise est à la fois fluidité et enracinement.

Dans cette perspective, l'approche essayiste trouve toute sa pertinence pour la compréhension des sociétés antillaises. Nul ne saurait cerner l'importance du rapport au territoire dans le façonnement de l'identité antillaise, sans ce que j'appellerais une véritable *entrée en matière*, c'est-à-dire une réelle implication au cœur de la société et de sa culture. Tel a été le cheminement de Joël, et ce qu'il proposait à

ses étudiants : « *Je me suis efforcé d'entrer dans l'univers des gens de Tanna, j'ai cherché à comprendre les images et les rêves qui habitent ce peuple et le conduisent parfois à d'étonnantes attitudes, du moins à l'égard de nos propres normes. J'ai poussé jusqu'au bout la connivence ; j'arrivais alors peu à peu à un état où, mesurer, compter, enquêter, poser des questions, me paraissait sans cesse plus dérisoire et, même, me mettait mal à l'aise* » (Bonnemaïson, 1986b).

Cette *connivence* (Sautter, 1979) a constitué un véritable fil d'Ariane pour celui qui cherchait bien plus à comprendre qu'à apprendre. Au-delà des données se situaient l'amitié, la complicité, et parfois, l'ambiguïté qui peut les accompagner. Pousser la connivence, comprendre une certaine conception du monde : tel était, pour moi, le message neuf, forcément séduisant, que Joël Bonnemaïson nous suggérait, apprentis chercheurs que nous étions, en quête de nos identités individuelles et de celles des sociétés qui nous fascinaient. Ainsi, tel j'espère que sera mon cheminement, afin de comprendre, au cœur d'une culture populaire souvent méprisée car reliée à des périodes douloureuses de l'histoire des Antilles, comme l'esclavage, la déportation, la colonisation, les éléments qui nourrissent le rapport à l'espace des Antillais.

Certes, il est difficile de sortir des cadres trop rigides de nos disciplines, mais cela permet de tendre vers une vision synthétique et syncrétique des sociétés. Le défi consiste donc à naviguer entre les deux approches, essayiste et scientifique, afin de proposer une orientation de recherche à la fois rigoureuse et libre, adoptant une position équilibrée, entre tradition, modernité, et postmodernité. En effet, l'approche essayiste n'implique pas un regard passéiste, voire culturaliste. Dans un constant aller-retour, elle ose, et cependant, ne s'impose pas. Elle s'attaque plutôt aux « *rugosités de l'espace* » (Hoerner, 1994), à cette géographie des excep-

tions, à ces *résidus*, souvent laissés aux oubliettes.

Dans le cas de la Martinique, c'est cette approche qui m'a semblé la plus propice à la compréhension de réalités toutes différentes des conceptions, disons *occidentales* de la culture enracinée. Forts d'influences multiples, les Antillais ont une culture complexe, fuyante, qui se répercute sur leur rapport à l'espace. Ils ne sont pas enracinés, et leur regard ne se tourne pas seulement, aveuglément, vers leur (ex ou néo) métropole. Non, leur regard se projette, se diffuse, se prolonge à travers les branches du réseau de leurs influences : il erre... Les racines antillaises sont fluides et floues mais, en même temps, très fortes. Pour les saisir, il faut se résoudre à parcourir l'espace, librement, entre errance et appartenance, afin de faire dire aux îles leur *raison de vivre*...

La société martiniquaise est une société du détour : une forte proportion de ses habitants a déjà vécu au moins quelques années, voire plusieurs décennies, en exil, en métropole surtout. Mais celle que l'on surnomme « l'île des revenants » est également celle de l'inévitable retour. La majorité des *ex-îlés* revient finir ses jours (ou même avant) en Martinique. Même si ce phénomène de retour n'est pas sans poser de problèmes de réadaptation pour ceux que l'on appelle, non sans ironie, les négropolitains, il apparaît incontournable. Car pour les insulaires, l'île est le lieu par excellence, le lieu central, unique, au-delà du détour. Et pour comprendre ce lieu et les mythes qui l'entourent, il faut nécessairement se détacher des schémas préétablis pour entrer au cœur des gens, au cœur de leur terre. Être à l'écoute : « *Au fond, je n'ai progressé que le jour où j'ai accepté ce que les gens ne cessaient de me dire : "La terre est notre vie. Tout est dans la terre. Ce que tu cherches, c'est sous nos pieds que tu le trouveras"* » (Bonnemaïson, 1981). Détour ou retour à l'essentiel ? Voilà ce pour quoi Joël Bonnemaïson nous questionnait.

Mon propre parcours a été celui du détour. Normande, je suis arrivée pour la première fois en Martinique après avoir passé près de deux ans au Québec. Mon séjour au pays des « *Nègres blancs d'Amérique* » (Vallières, 1968) m'avait permis de saisir l'ampleur du complexe d'infériorité dont souffrent certains Québécois par rapport à la France, ce qui avait éveillé en moi un réel sentiment de culpabilité. Cela explique peut-être en partie le fait que mon accent français s'est assez rapidement atténué. J'aurais voulu être intégrée absolument dans cette société dont j'épousais les combats avec ferveur. Pour la première fois de ma vie, je voyais mon pays de l'extérieur : la distance me fit prendre conscience de toutes ses ambiguïtés. Parmi les Québécois, je faisais partie de la minorité audible, et je portais sur mes épaules tout le poids de l'histoire française, et toutes ses erreurs.

En *débarquant* en Martinique, mon accent prit, je crois, encore plus d'intonations québécoises. Cette fois, j'étais passée du côté de la minorité visible, et dès le premier regard identifiée comme *z'oreilles*, c'est-à-dire métropolitaine. Je m'imposais dorénavant un fardeau bien plus gigantesque : celui de l'esclavage, de l'assimilation...

Je ne manquais pas d'en discuter avec Joël. Il m'étonnait car, pour sa part, il avait l'air d'accepter avec une certaine sérénité ses multiples appartenances. En me replongeant dans ses textes, en repensant à nos conversations, je me suis rendue compte qu'il avait réussi ce formidable parcours. Il était parti mais avait réussi à revenir. Son goût pour les cultures fortes lui avait probablement permis de se comprendre lui-même, de se réconcilier avec ses origines, le cœur partagé entre la Gascogne et la Mélanésie : l'enracinement et l'errance. Entière dans mes convictions fougueuses de novice, je ne concevais pas qu'on puisse être un Vanuataï de Gascogne ! Aujourd'hui, peu à peu, je commence à décrypter son message, à me

réconcilier avec moi-même, à être plus en accord avec mes origines. Peut-être qu'au fil des années je réussirai à être une espèce de Martinico-québécoise de Normandie, assumant toutes mes influences, toutes mes appartenances : « J'ai tant de noms en moi, et tant de pays, signifiés par le mien. [...] Les noms errent en nous, peut-être aussi en gardons-nous une foule en réserve, un pour la plaine, un pour l'archipel, un pour la trace ou pour le désert. La ronde des noms s'accorde au défilé des paysages. On les dévale ou en suit lentement le cours. Ils accumulent des terres et des mers autour, dont nous ne savons jamais si nous allons nous y enfouir pour reposer, ou si d'un coup nous ne les raccorderons pas, errants et ouverts, à tant de sables et tant de fleuves au loin » (Glissant, 1997).

Ma rencontre avec Joël ne date que de quelques années, mais j'ai croisé sa route à un moment important de ma vie : celui des premiers choix, celui des premières expériences sur les chemins tortueux de la recherche. Égal à lui-même, il ne m'a jamais imposé son point de vue. Sans doute avait-il deviné qu'un jour, à mon tour, je comprendrais...

« Donnez-moi sur cet océan divers
l'obstination de la fière pirogue
et sa vigueur marine. »
(Césaire, 1939)

BIBLIOGRAPHIE

- Bonnemaison (J.), 1981. « Voyage autour du territoire ». *L'Espace géographique*, n° 4 : 249-262.
- Bonnemaison (J.), 1986. *L'arbre et la pirogue. Les fondements d'une identité, Territoire, histoire et société dans l'archipel de Vanuatu (Mélanésie)*. Orstom, Paris, 540 p.
- Bonnemaison (J.), 1986 b. *La dernière île*. Arlea-Orstom, Paris, 404 p.
- Bonnemaison (J.), 1991. « Vivre dans l'île, une approche de l'iléité océanienne », *L'Espace géographique*, n° 2 : 119-125.
- Césaire (A.), 1939, 1983. *Cahier d'un retour au pays natal*. Présence africaine, Paris, 93 p.
- Glissant (É.), 1995. *Introduction à une poétique du divers*. Presses de l'Université de Montréal, Montréal, 106 p.
- Glissant (É.), 1997. *Traité du Tout-Monde*. Gallimard, Paris, 261 p.
- Hoerner (J.M.), 1994. *Je philosophe, donc je géographe*. Presses Universitaires de Perpignan, Perpignan, 162 p.
- Morin (E.), 1984. *Sociologie*. Fayard, Paris, 462 p.
- Sautter (G.), 1979. Le paysage comme connivence. *Hérodote*, n° 16 : 40-67.
- Vallièrre (P.), 1968. *Nous, nègres blancs d'Amérique, Une autobiographie précoce d'un terroriste québécois*. Parti-Pris, Montréal, 542 p.
- Walcott (D.), 1993. Discours à Stockholm. *Lettre internationale* : 37-44.